

LES EAUX DE MARA.

Après cela , Moïse fit partir les Israélites de la mer Rouge , et ils tirèrent vers le désert de Scur ; et ayant marché trois jours par le désert , ils ne trouvaient point d'eau .

De là ils vinrent à Mara , mais ils ne pouvaient point boire des eaux de Mara , parce qu'elles étaient amères ; c'est pour cela que ce lieu fut appelé Mara .

Et le peuple murmura contre Moïse , en disant : que boirons-nous ?

Et Moïse cria à l'Eternel , et l'Eternel lui enseigna un certain hois qu'il jeta dans les eaux , et les eaux devinrent douces .

Il lui proposa là une ordonnance et une loi , et il l'éprouva là , et lui dit : si tu écoutes attentivement la voix de l'Eternel ton Dieu , si tu fais ce qui est droit devant lui , si tu prêtes l'oreille à ses commandements , si tu gardes toutes ses ordonnances , je ne ferai venir sur toi aucune des infirmités que j'ai fait venir sur l'Egypte ; car je suis l'Eternel qui te guérit .

Puis ils vinrent à Elim , où il y avait douze sources d'eau et soixante et dix palmiers , et ils campèrent là auprès des eaux .

(Exode XV. 22-27).

La bible entière n'a qu'un seul but , qui est de transmettre aux hommes les vérités évangéliques ; mais le Saint-Esprit a deux méthodes différentes

pour les enseigner. Dans le Nouveau-Testament, il nous enseigne les vérités de l'évangile directement et sans figure; tandis que, dans la plus grande partie de l'Ancien-Testament, il emploie l'enseignement indirect et figuré. C'est ainsi que toute l'histoire du peuple juif est une image de l'église chrétienne, et que chacune des cérémonies de l'ancienne loi représente sous une forme sensible quelque une des vérités évangéliques. Ces deux manières d'enseigner la vérité qui sauve sont également dignes du Saint-Esprit qui les emploie; l'une et l'autre ont leur importance et leur utilité; et, tout en nous attachant de préférence à l'enseignement direct, qui nous est plus particulièrement destiné, nous ne devons point pour cela laisser de côté l'enseignement figuré. Après que nous avons trouvé dans l'évangile cette doctrine de Christ, qui est la clé de toute la bible, nous devons nous servir de cette clé pour ouvrir l'Ancien-Testament, qui sans elle resterait pour nous un livre fermé et à jamais indéchiffrable. Sans doute, il nous faudra plus d'étude et plus de peine pour lire l'enseignement figuré que l'enseignement direct; mais nous serons abondamment payés de notre travail par l'intérêt qui s'attache à ce genre d'étude. L'intelligence des symboles de l'Ancien-Testament est une des plus vives jouissances que notre esprit puisse goûter. On est saisi d'admiration lorsqu'on voit jaillir la lumière du sein de ces ténèbres apparentes, et une harmonie

parfaite se manifester entre toutes les parties du code sacré ; quand on voit toutes ces notes diverses qui se fondent pour ne former qu'un seul accord, toutes ces voix différentes qui s'appellent et se répondent à travers les âges comme les échos d'un même son. On aime à retrouver, sous le voile des symboles historiques et sous les ombres de la loi cérémonielle, ces mêmes doctrines éternellement salutaires, que l'évangile nous a montrées dans tout leur lumineux éclat. Après avoir contemplé Jésus sans voile sur la croix, où il a versé son sang pour nos péchés, on aime à le retrouver successivement dans l'agneau pascal, dans la nuée lumineuse, dans le rocher d'Horeb, dans le serpent d'airain, dans la manne tombée du ciel, dans les victimes lévitiques, dans le bouc maudit qui emportait au désert les péchés du peuple, dans les pains mystiques exposés sur la table d'or, dans le propitiatoire qui couvrait l'arche sainte, et jusque dans cette couverture couleur de sang qui protégeait le tabernacle, image visible de l'église chrétienne. Plus un type est minutieux et rebutant quand on s'arrête à sa forme extérieure, plus il devient admirable quand on en pénètre l'esprit. Quoi de plus minutieux, par exemple, à s'en tenir aux apparences, et quoi de plus significatif en réalité, que les vêtements sacrés prescrits par la loi au souverain sacrificateur : ces vêtements dont le bord inférieur portait alternativement une grenade et

une clochette d'or : pour montrer que le ministre de Jésus-Christ doit unir au son de la prédication de l'évangile les fruits excellents des vertus chrétiennes, ou, dans un sens plus général, que tout chrétien — car tout chrétien est sacrificateur sous l'économie évangélique — doit joindre à la profession extérieure de la foi la pratique des œuvres de sainteté! Quoi de plus minutieux en apparence, et de plus significatif en réalité, que les cérémonies ordonnées pour la purification du lépreux : ces deux passe-reaux dont l'un était immolé, tandis que l'autre était mis en liberté après avoir été baigné dans le sang du premier : double image de Jésus-Christ mort, qui a versé son sang pour nos péchés, et de Jésus-Christ ressuscité qui, délivré des liens de la mort, « est entré dans le ciel même, » nous dit l'apôtre, mais « avec son propre sang! »

En général, les chrétiens d'aujourd'hui négligent beaucoup trop la lecture de l'Ancien-Testament, et ils se privent par là de bien des instructions précieuses. Nous voudrions, mes frères, vous faire mieux comprendre et mieux apprécier cette portion si étendue des oracles sacrés, qui nous présente la vérité divine enveloppée du voile des symboles; et c'est dans cette pensée que nous avons choisi, pour le méditer aujourd'hui, un des épisodes les plus intéressants du voyage des Israélites dans le désert.

Ce voyage, dans son ensemble, offre une image

fidèle de la vie humaine, et surtout de la vie chrétienne. L'Égypte, avec sa dure servitude, figure l'esclavage du péché; le voyage à travers le désert, avec ses épreuves et ses délivrances, c'est la vie présente; la terre de Canaan, c'est le ciel; et si Moïse, le représentant de la loi, meurt à l'entrée de la terre promise sans pouvoir y introduire les enfants d'Israël; s'il remet cette charge à un Josué, dont le nom est le même que Jésus et veut dire Sauveur, c'est pour nous enseigner que la loi est impuissante à nous donner la vie éternelle, et que son office est de nous conduire à Jésus, auquel seul il appartient de nous faire entrer au royaume des cieux.

Indépendamment de ces applications générales, chacun des détails de l'histoire des Israélites est le symbole de quelque vérité importante pour notre salut. Cette colonne de nuée qui servait de guide aux enfants d'Israël, lumineuse pour le peuple élu et obscure pour ses ennemis, est l'image de ce Dieu Sauveur qui se découvre à ceux qui l'aiment et se cache à l'incrédulité. Ce rocher qui, frappé de la verge de la loi, devenait une source d'eau vive pour les enfants d'Israël périssant de soif, c'est Christ frappé des coups de la justice divine, et devenant par là pour ses rachetés la source de la vie éternelle. Cet aliment mystérieux qui descendait du ciel pour offrir au peuple de Dieu une nourriture inconnue du reste des hommes, c'est encore Jésus, « le vrai pain

du ciel, » « la manne cachée, » dont se nourrissent par la foi tous ceux qui croient en lui. Ce serpent d'airain élevé à la vue de tout le peuple, et dont l'aspect guérissait les Israélites en proie aux ravages d'un venin mortel, c'est toujours Jésus élevé sur la croix, et délivrant de la maladie mortelle du péché tous ceux qui tournent vers lui le regard de la foi. Le temps nous manquerait si nous voulions seulement énumérer tous les types historiques qui se rencontrent dans le voyage du désert. Quant à ceux que le Saint-Esprit a cachés dans les ordonnances relatives au tabernacle et au culte lévitique, ils sont véritablement innombrables : plus on creuse cette mine féconde, plus on y découvre avec admiration de mystérieux trésors ; et c'est une chose merveilleuse de voir comment la doctrine de l'évangile transforme cette masse de prescriptions si minutieuses et si rebutantes, en un enseignement touchant et sublime. Un jour peut-être nous essaierons, avec l'aide du Seigneur, de lever un coin du voile qui couvre aux yeux de la chair les cérémonies lévitiques. Pour aujourd'hui bornons-nous à développer, dans son application chrétienne, le trait si remarquable qui est raconté dans notre texte.

« Après cela, Moïse fit partir les Israélites de la » mer Rouge, et ils tirèrent vers le désert de Scur ; » et ayant marché trois jours par le désert, ils ne » trouvaient point d'eau. »

Les Israélites venaient de sortir d'Égypte, affranchis à main forte et à bras étendu, par leur tout-puissant libérateur, de l'esclavage qui avait longtemps pesé sur eux : image de l'âme qui, par sa conversion à l'évangile, échappe à la tyrannie du péché. La mer Rouge, entr'ouverte miraculeusement pour offrir un passage au peuple de Dieu, s'était refermée pour engloutir leurs persécuteurs : image peut-être des afflictions qui submergent et consomment les méchants, mais qui portent les rachetés, en les purifiant, vers leur destination. Toutefois, il restait encore aux enfants d'Israël de longues épreuves à subir avant qu'ils pussent entrer dans la terre promise. Pour y arriver, il leur fallait traverser un désert, un pays aride et désolé, où ils ne trouveraient aucune des choses dont ils éprouvaient le besoin. Quelle est l'âme d'homme, si elle sent ses besoins et comprend sa destination, pour qui la vie présente ne soit pas un désert et comme une aride solitude ? Cette âme, créée pour l'infini et l'éternité, ne trouve pas ici-bas de quoi se satisfaire ; elle se sent étrangère et déplacée au milieu des agitations du monde, elle soupire après une patrie meilleure, une céleste Canaan.

Après avoir marché trois jours dans cette contrée aride, les Israélites sont tourmentés par une soif ardente : image de cette soif de l'âme qui consume tous les enfants d'Adam dans le désert de la vie, quels que soient leur âge, leurs goûts et leur carac-

tère, et qu'ils s'efforcent d'apaiser par des moyens divers. Ce petit enfant qui demande à sa mère un jouet nouveau ; ce jeune homme qui se jette corps et âme dans le tourbillon des plaisirs ; cet homme fait qui donne au travail ses jours et ses nuits pour acquérir la fortune ; et celui-ci qui sacrifie tout à l'ambition, et cet autre qui demande aux affections du cœur des jouissances plus douces et plus pures ; et ce vieillard qui s'efforce de tromper les ennuis de sa vie par de futiles distractions, tous ces hommes livrés à des occupations si différentes obéissent à un même instinct, une même soif les dévore, semblables en cela aux enfants d'Israël dans leur voyage à travers le désert.

Au milieu de leur détresse, une heureuse nouvelle vient tout-à-coup ramener la joie dans leur cœur. On a trouvé de l'eau ! ils pourront enfin apaiser le besoin qui les tourmente, et déjà chacun savoure d'avance par la pensée cette boisson bienfaisante, qui doit leur apporter le soulagement tant désiré. Mais cette joie fut de courte durée, et la plus triste déception vint bientôt la faire évanouir. Cette eau si longtemps attendue est amère, et ils ne peuvent en boire ! « De là » ils vinrent à Mara, mais ils ne pouvaient point boire » des eaux de Mara, parce qu'elles étaient amères ; » c'est pour cela que ce lieu fut appelé Mara. »

N'est-ce pas là, mes frères, une image trop fidèle de ces biens de la terre dans lesquels les hommes

croient trouver à étancher leur soif de félicité? De loin, ces biens semblent une eau vivifiante, où nos cœurs altérés pensent trouver le soulagement qu'ils réclament; mais quand nous approchons et que nous voulons puiser à cette source qui nous promettait le bonheur, nous n'y trouvons qu'une onde amère, qui trompe notre espoir et notre ardent désir. Quel est parmi tous les biens du monde celui qui tienne ses promesses, et qui n'offre pas à notre soif une boisson amère? Ce n'est pas seulement parce qu'ils sont fragiles et passagers que les biens du monde sont impuissants à nous rendre heureux : c'est surtout parce qu'ils n'ont pas en eux-mêmes ce qu'il faut pour répondre aux besoins de notre âme. Fussent-ils permanents et assurés entre nos mains, ils seraient encore une source de déceptions et d'amertume. Prenons parmi tous les biens de ce monde les plus excellents, les plus purs, les plus relevés dans leur nature, les jouissances du cœur et des affections; admettons, par une supposition qui ne se réalisera jamais pour aucun homme, que vous goûtiez ces jouissances dans toute leur plénitude, et que rien ne puisse jamais les altérer; que jamais un seul des êtres que vous aimez ne réponde à votre dévouement par la froideur ou l'ingratitude, et que jamais vous ne connaissiez l'amère douleur de les voir mourir sous vos yeux : même alors, ô mon frère ou ma sœur! dans la réalisation de ce rêve d'un bonheur chiméri-

que , vous n'auriez pas trouvé encore ce qu'il faut à votre âme, votre soif ne serait pas apaisée, vous puiseriez à une source amère, vous sentiriez qu'il reste dans votre cœur un vide immense et douloureux , que l'affection de la créature ne saurait combler. Car votre âme fut créée avec des besoins sans limite, et rien de fini ne pourra jamais la satisfaire ; ce qu'il lui faut, c'est Dieu lui-même, c'est la possession de l'être infini et l'assurance de sa faveur. Que si même ce bonheur chimérique et impossible ne serait après tout qu'une source de Mara , que sera-ce de ces joies si fragiles, si fugitives, si mélangées, que nous présente la vie réelle ! Ah ! qu'il est bien vrai que toutes les joies de cette vie, séparées de Dieu, ne sont à nos cœurs altérés qu'une source amère, une Mara dans le désert ! Je vous le demande à vous tous qui ne connaissez pas encore la paix de l'évangile, quelle que soit votre position dans le monde, quelles que soient les jouissances dont le créateur a semé votre vie, n'est-il pas vrai, si vous descendez au fond de votre conscience, que vous n'êtes pas heureux ? Ces plaisirs, ces richesses, ces honneurs, ces affections ne vous ont pas apporté le bonheur que vous en attendiez ; votre cœur n'est pas satisfait, votre soif n'est pas apaisée, vous sentez qu'il vous faut d'autres joies que celles du monde, d'autres richesses que l'argent et l'or, une autre gloire que l'approbation des hommes, un autre amour que celui

des créatures, et tous ces biens sur lesquels se fondait votre espoir se sont changés en une boisson amère. Eh! comment pourriez-vous être heureux quand vous n'êtes pas réconciliés avec Dieu, quand vous ne savez pas ce que l'éternité tient en réserve pour vous dans ses mystérieuses profondeurs! Votre conscience vous crie que vous êtes pécheur, et qu'un jugement est suspendu sur votre tête, un jugement dont les suites peuvent être éternelles : et vous ne savez pas quelle sera l'issue de ce jugement, si ce sera un ciel ou un enfer! En présence d'une pareille incertitude, comment toutes les joies de cette vie ne seraient-elles pas insuffisantes, comment ne seraient-elles pas amères? Comment pourriez-vous savourer tranquillement la coupe des biens de la vie, quand vous sentez que vous n'êtes pas dans l'ordre, que vous avez offensé Dieu et que vous ne pouvez pas compter sur sa faveur? L'incertitude sur le sort de votre éternité, voilà la goutte de fiel qui répand son amertume inexprimable dans la coupe de votre félicité; voilà ce qui transforme pour vous en Mara toutes les sources vives auxquelles vous pensiez puiser le bonheur. O insuffisance, ô vanité, ô amertume des biens de la vie! Non, ce n'est point là ce qu'il faut à nos cœurs! comme les enfants d'Israël dans le désert, nous avons bien trouvé des eaux, mais ces eaux ne peuvent pas éteindre notre soif; nous n'en pouvons point boire, car elles sont amères!

« Et le peuple murmura contre Moïse, disant : » que boirons-nous ? » C'est ainsi que les hommes, trompés dans leur espoir de bonheur, au lieu de s'humilier sous la main de Dieu et de s'adresser à lui pour trouver le remède à leur misère, s'en prennent aux causes secondes, et se révoltent contre les dispensations de sa providence. Toutefois ce Dieu, dont les compassions sont infinies, ne veut pas laisser périr sans secours son peuple coupable et malheureux : sur la prière de son serviteur, il va faire un miracle pour le délivrer.

« Et Moïse cria à l'Eternel. » A son exemple, mes bien-aimés frères, apprenons à crier à l'Eternel dans notre détresse. Si vous n'êtes pas encore heureux dans le vrai sens du mot, si vous ne goûtez pas cette paix de l'âme sans laquelle les biens de la vie n'ont aucun prix, n'accusez pas les causes secondes, ne murmurez pas comme les Israélites, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, et criez à lui seul pour qu'il vous délivre. Criez : c'est-à-dire ne vous contentez pas d'une requête froide, languissante, sans ardeur et sans désir, comme sont, hélas ! presque toujours nos prières ; mais que votre prière s'échappe du fond de votre âme comme un véritable cri de détresse. Criez vers le Seigneur comme des malades qui ont besoin d'être guéris, comme des coupables qui ont besoin d'être pardonnés, comme des malheureux angoissés qui ont besoin de trouver la paix,

comme des naufragés prêts à enfoncer dans l'abîme, et qui ont besoin d'une main divine pour les sauver!

Le Seigneur ne fit pas attendre sa réponse à la prière de son prophète. « Et l'Eternel enseigna à » Moïse un certain bois qu'il jeta dans les eaux, et les » eaux devinrent douces. » Combien est simple et merveilleuse tout ensemble la délivrance que Dieu accorde à son peuple! Il ne les transporte pas dans une autre lieu, il ne change pas les circonstances extérieures qui les entourent, il ne les fait pas puiser à une autre source : il se contente de changer la nature des eaux qu'ils ne pouvaient boire, et de les rendre douces d'amères qu'elles étaient. Image frappante du changement que produit l'évangile à l'égard de ceux qui le reçoivent dans leur cœur. Tout est changé, tout est renouvelé autour d'eux, parce qu'eux-mêmes sont changés. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création, et toutes choses sont faites nouvelles. ¹ » Ce bois miraculeux, qui a la vertu de rendre douces les eaux amères, c'est la bonne nouvelle du salut par la foi. Ce n'est pas ici le seul endroit de l'Écriture où l'évangile est représenté par une image de ce genre. Ce bois mystérieux que Moïse jeta dans les eaux de Mara, c'est cette « plante célèbre » que l'Eternel promet, par la voix du prophète Ezéchiel, de susciter à ses brebis pour leur

¹ 2 Cor. V. 47.

nourriture et leur guérison ; c'est cet arbre que le même prophète vit croître sur les bords du torrent qui sortait de dessous l'autel, et dont le feuillage doit servir de remède ; c'est cet « arbre de vie » que l'apôtre saint Jean aperçut des deux côtés du fleuve au milieu de la cité céleste, et dont « les feuilles sont pour la guérison des Gentils ; » c'est enfin cet arbre de la croix, sur lequel un Dieu Sauveur a voulu porter nos iniquités.¹ C'est la croix de Jésus-Christ qui peut seule nous rendre la vie vraiment douce et vraiment heureuse. Pour que cette vie n'ait plus pour nous de déceptions ni d'amertumes, il faut que nous soyons réconciliés avec Dieu ; il faut que nous possédions la bienheureuse assurance de notre éternel salut ; il faut que nous sachions avec la plus parfaite certitude que le jugement à venir n'a plus pour nous de condamnation, que l'éternité nous réserve une félicité sans fin, et qu'après que notre corps de poudre sera devenu la proie des vers, nous verrons Dieu de nos yeux. Et voilà ce que nous annonce la croix de Jésus-Christ. O puissance de l'évangile pour transformer et renouveler la vie humaine ! Comment tout l'aspect de cette vie ne serait-il pas changé pour un pauvre pécheur, quand il apprend que ses péchés sont pardonnés et que Dieu lui donne gratuitement la félicité éternelle ! comment une vie qui aboutit à une

¹ Ezéch. XXXIV. 29 ; XLVII. 12 ; Apoc. XXII. 2.

telle perspective ne reprendrait-elle pas à ses yeux un intérêt tout nouveau et un charme tout divin ! comment ces biens terrestres, si insuffisants et si amers quand il y cherchait sa souveraine félicité, ne seraient-ils pas la source des plus douces joies, maintenant qu'il en jouit en vue de Dieu, en rendant grâces à son divin bienfaiteur, et en y voyant une faible image des biens mille fois plus excellents qui lui sont réservés dans les cieux ! Ah ! si vous êtes encore étrangers à la paix de Jésus, ouvrez seulement votre cœur à cette bonne nouvelle du salut par sa croix, et vous verrez si toutes choses ne seront pas renouvelées à vos yeux ; vous verrez si cette précieuse assurance que vous possédez la faveur de Dieu, que vous êtes l'objet de son éternel amour, ne répandra sur votre vie entière un reflet de paix et de bonheur ! Pour trouver ce bonheur dont la soif vous consume, il n'est pas besoin d'un long travail ni de pénibles efforts ; il ne s'agit pas de vous transporter au loin, ni de vous enfermer dans un cloître, ni de modifier les circonstances extérieures de votre vie : c'est dans la position où Dieu vous a placé, c'est tel que vous êtes qu'il veut vous rendre heureux. Ayez seulement recours à ce dictame de l'évangile, à cette plante céleste que Dieu a voulu faire croître à côté de vous dans le désert de ce monde, et les eaux de Mara deviendront douces, « le désert et le lieu aride se réjouiront, le lieu solitaire s'égaiera et fleurira comme

la rose. » Vos occupations, ces mêmes occupations naguère si arides et si rebutantes, consacrées désormais à la gloire de Dieu, acquerront pour vous un charme inconnu et divin, et vous comprendrez cette étonnante parole, adressée à tous ceux qui croient en Jésus-Christ : « Soyez toujours joyeux ! »

Oui, toujours joyeux ! L'évangile ne borne pas ses bienfaits à nous faire trouver un véritable bonheur dans la jouissance des biens de la vie ; il fait plus : il ôte leur amertume aux épreuves même dont elle est semée. Je n'ai parlé que de l'impuissance des biens terrestres pour étancher notre soif de bonheur ; mais que d'épreuves directes et personnelles, que de souffrances positives nous rencontrons dans le désert de la vie ! Quel est celui d'entre nous qui n'ait puisé à quelqu'une de ces sources amères ? quel est celui qui n'ait rencontré sur son chemin des eaux de Mara ? Pour l'un, c'est la souffrance du corps ; pour l'autre, la perte d'un être bien-aimé ; pour celui-ci, des revers de fortune ; pour celui-là, l'ingratitude des objets de son affection. Sous une forme ou sous une autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il nous faut tous faire connaissance avec la douleur, et c'est à bon droit qu'on a nommé cette vie « une vallée de larmes. ¹ » Mais ici encore Dieu a placé le remède à côté du mal, et ce remède est infailible.

¹ Ps. LXXXIV, 6.

Mes frères affligés, quelle que soit l'épreuve dont vous gémissiez, quelle que soit la Mara dans laquelle vous puisez des eaux d'amertume, il dépend de vous de changer cette amertume en douceur, et votre épreuve en bénédiction. Gardez-vous de murmurer contre la dispensation douloureuse dont vous êtes l'objet; humiliez-vous sous la main du Seigneur; criez à lui comme Moïse, et il vous fera trouver dans l'évangile le remède dont votre âme a besoin. Apprenez de l'évangile à voir dans les épreuves qui vous affligent les dispensations de l'amour d'un père, et dans celui dont la main vous frappe celui-là même qui vous a donné son fils unique et bien-aimé, qui l'a livré pour vous à la mort de la croix. Comment, après un don pareil, ne vous aimerait-il pas du plus tendre amour, et comment, avec Jésus, ne vous donnerait-il pas toutes choses? s'il vous afflige après que Jésus est mort pour vous, comment douter qu'il vous afflige par amour, comme un père châtie son enfant, et que cette souffrance d'un moment doit tourner à votre éternel bonheur? comment ferait-il couler une seule larme de vos yeux qui ne fût nécessaire à votre salut, et qui ne fût de sa part un témoignage d'amour? O affligés de cet auditoire! je voudrais pouvoir discerner entre vous tous celui dont la croix est la plus pesante, dont l'amertume est la plus amère; car je suis chargé pour lui d'un message de consolation de la part du Seigneur. S'il est quelqu'un parmi vous,

bien-aimés frères et sœurs, qui succombe sous le poids d'une épreuve toute spéciale et dont les hommes ne comprendront jamais toute la profondeur; s'il est quelqu'un qui pleure sur un deuil pour lequel la terre n'a point de consolation, sur une maladie plus cruelle que la mort même, ou sur une séparation plus douloureuse que celle du tombeau; s'il est quelqu'un qui voudrait dire à tous, comme la mère de Ruth, dans son angoisse sans égale : « appelez-moi Mara, car le Tout-Puissant m'a rempli d'amertume, » — c'est à lui, c'est à elle que je m'adresse en ce moment, et que je viens dire de la part du Seigneur : mon cher frère, ma chère sœur, je vous annonce une bonne nouvelle : Dieu vous aime, et l'épreuve même qui vous accable est un témoignage de son amour.

Il est dans l'évangile de la croix une vertu toute-puissante pour adoucir votre coupe d'amertume. Croyez seulement, et vous verrez la gloire de Dieu. « Ne vous inquiétez de rien; » déchargez-vous sur le Seigneur de votre fardeau tout entier; abandonnez-vous sans réserve, sans hésitation, les yeux fermés, à sa direction paternelle, et dites-vous que sa volonté, quoi qu'il en soit, est nécessairement « bonne, agréable et parfaite. » Dans cette foi vous goûterez dès à présent au sein de l'épreuve une paix divine, en attendant le grand jour où les voiles seront levés, où vous reconnaîtrez avec admiration que véritablement

il vous est « bon d'être affligé, » et que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu! »

Après avoir accordé à son peuple cette délivrance merveilleuse, l'Eternel en prit aussitôt occasion de le rappeler à l'observation fidèle de sa loi. « Il lui pro-
 » posa là une ordonnance et une loi, et il lui dit: « Si
 » tu écoutes attentivement la voix de l'Eternel ton
 » Dieu, si tu fais ce qui est droit devant lui, si tu
 » prêtes l'oreille à ses commandements et que tu gar-
 » des toutes ses ordonnances, je ne ferai venir sur
 » toi aucune des infirmités que j'ai fait venir sur
 » l'Egypte; car je suis l'Eternel qui te guérit. »

Dieu ne délivre que pour corriger; il ne sauve que pour sanctifier. S'il nous affranchit de la malédiction de la loi, ce n'est pas pour nous dispenser de son observation, c'est au contraire pour nous mettre en état de l'accomplir; c'est pour que nous ayons horreur de ces péchés qui ont crucifié notre Sauveur, que nous aimions à notre tour celui qui nous a aimés le premier, et que nous lui témoignions cet amour par notre obéissance à sa loi.

Vous donc, mes frères, qui avez éprouvé la douceur et la puissance de la croix de Jésus-Christ, vous qui avez trouvé dans l'évangile ce remède céleste qui guérit tous les maux de la vie, souvenez-vous de l'ordonnance que l'Eternel donna à son peuple auprès de la source de Mara. Donnez votre cœur et votre vie à

celui qui vous a guéris et sauvés; offrez-lui vos corps et vos âmes en sacrifice vivant et saint; que chacun des jours, que chacune des heures de votre pèlerinage terrestre ait pour but de le servir et de le glorifier; marchez dans la charité, dans la pureté, dans l'humilité, dans le renoncement, dans le sacrifice, dans la patience, dans l'activité chrétienne, dans toutes ces vertus excellentes dont votre Sauveur vous a laissé le parfait modèle. C'est alors seulement que vous goûterez dans sa plénitude cette joie de l'évangile, cette « paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, » et qui « garde en Jésus-Christ l'esprit et le cœur de ses rachetés. »

Que si vous voulez connaître quelle est la source à laquelle vous devez puiser pour entretenir en vous ces saintes et bienheureuses dispositions, les dernières paroles de notre texte vont vous l'apprendre : « De là ils vinrent à Elim, où il y avait douze sources » d'eau et soixante et dix palmiers; et ils campèrent » là auprès des eaux. »

Ces douze sources d'eau vive et ces soixante et dix palmiers doivent avoir, comme tous les détails de ce récit, une signification symbolique; autrement on ne s'expliquerait pas l'importance que met l'écrivain sacré à compter le nombre exact de ces arbres et de ces sources. D'ailleurs ces deux nombres, douze et soixante et dix, sont des nombres en quelque sorte consacrés, et qui reviennent dans l'Écriture sainte

avec une persistance évidemment intentionnelle et significative. J'ai pris la peine de rechercher et d'examiner tous les passages de l'Écriture où l'on voit reparaître l'un ou l'autre de ces deux nombres ; laissez-moi vous communiquer un résumé de ce travail. Des recherches de ce genre, tout arides qu'elles semblent au premier abord, ne sont pas sans utilité ; elles apportent un éclatant témoignage à l'harmonie admirable, à l'unité parfaite de la parole de Dieu. Le nombre soixante et dix revient quarante-cinq fois dans l'Écriture, et le nombre douze ne s'y trouve pas moins de quatre-vingt-quatre fois. Voici quelques exemples. Il y a douze fils de Jacob, et douze tribus d'Israël ; douze pierres précieuses sont enchassées sur le pectoral du souverain sacrificateur, douze pains de proposition sont exposés dans le tabernacle sur la table d'or ; douze pierres composent le monument élevé par Josué pour perpétuer le souvenir du passage miraculeux du Jourdain ; il en est de même de l'autel construit par Elie pour confondre les prêtres de Baal ; douze bœufs soutenaient la mer de fonte dans le temple de Salomon, douze lions ornaient les degrés de son trône d'ivoire ; le service de la musique du temple était confié à douze familles, chacune de douze membres ; les sacrifices ordonnés par la loi, ou prescrits par l'Éternel dans quelque circonstance spéciale, se composent souvent de douze victimes ; les restes des pains multipliés par

la puissance miraculeuse du Seigneur remplissent douze corbeilles ; douze étoiles brillent sur la tête de la femme qui représente l'église dans l'Apocalypse ; la nouvelle Jérusalem a douze portes ; l'arbre de vie qui est au milieu d'elle porte douze fruits ; et enfin il y a douze apôtres du Seigneur ¹. D'un autre côté, la postérité de Jacob qui descendit en Egypte se composait de soixante et dix personnes ; Moïse, lorsqu'il monta sur le Sinai pour la promulgation de la loi, prit avec lui par l'ordre du Seigneur soixante et dix anciens d'Israël ; plus tard, il en choisit encore soixante et dix pour gouverner et juger le peuple avec lui ; Ezéchiel, dans une de ses visions, voit paraître encore soixante et dix anciens qui offrent le parfum dans le temple ; la captivité de Babylone dure soixante et dix ans ; soixante et dix semaines d'années s'écoulent entre le retour de cette captivité et l'apparition du Sauveur ; et enfin nous trouvons dans l'évangile, à côté des douze apôtres, soixante et dix disciples, qui, sans être marqués du sceau de l'apostolat, étaient pourtant inspirés, comme saint Luc et saint Marc ². En présence de ses rapprochements, il est impossible de méconnaître une intention symbolique dans

¹ Exod. XXVIII. 47-24 ; Lévit. XXIV. 5, 6 ; Jos. IV. 20-24 ; 1 Rois XVIII. 34 ; Exod. XXIV. 4 ; 1 Rois VII. 25 ; X. 20 ; 1 Chron. XXV ; Apoc. XII. 4 ; XXI. 12 ; XXII, 2.

² Exod. I. 5 ; XXIV. 1, 9 ; Nomb. XI. 46, 47 ; Ezéch. VIII. 44 ; Dan. IX. 2, 24 ; Luc X. 1, 17.

les douze sources d'eau vive et les soixante et dix palmiers d'Elim. Il me semble qu'on peut y voir une image des douze apôtres, et de ces soixante et dix disciples qui ont contribué avec eux à la rédaction du Nouveau-Testament. Dans un sens plus général, ces arbres et ces sources représentent l'Écriture sainte, la parole de Dieu. La parole de Dieu, voilà notre Elim, notre paradis terrestre, notre oasis dans le désert de la vie; voilà le jardin toujours arrosé et toujours fertile, qui produit en abondance de quoi pourvoir à tous nos besoins. Quel trésor ne possédons-nous pas dans cette précieuse parole! Ce n'est jamais en vain que nous nous adressons à elle. Quelles que soient les circonstances de notre vie, quels que soient les besoins secrets de nos cœurs, il suffit d'ouvrir la parole de Dieu pour y trouver des consolations dans nos épreuves, des lumières dans nos difficultés, des forces contre la tentation, des actions de grâces pour les bienfaits du Seigneur. Comme un ami qui ne nous manque jamais, alors même que tous les autres nous auraient abandonnés, elle nous accompagne à travers toutes les dispensations, douces ou amères, de cette vie d'épreuves, et ne nous laisse pas même pendant le dernier combat; elle répand sur la sombre vallée de la mort la douce lumière d'une espérance éternelle, et fait éclore sur nos lèvres défaillantes le cantique de triomphe de l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon ! ô sépul-

cre, où est ta victoire! » Le secours qu'elle nous offre est toujours présent, toujours sous notre main. Les hommes peuvent être absents, ils peuvent être indifférents, ils peuvent être impuissants à nous secourir ou même à nous comprendre; mais la parole de Dieu est toujours là, toujours à notre disposition, toujours ayant tout ce qu'il faut pour tous les besoins de nos âmes, toujours appropriée aux plus mystérieux désirs de nos cœurs, toujours prête à nous entendre et à nous répondre. Ah! mes bien-aimés frères, mettons à profit cet inestimable privilège, ne négligeons pas un si précieux trésor! Comme les Israélites dans le désert, fixons notre tente de pèlerin auprès de ces eaux qui jaillissent en vie éternelle dans les pages inspirées du livre de Dieu. Passons notre vie à lire et à méditer ces pages divines où s'est épanchée la ferveur d'un David, la foi d'un saint Paul, la charité d'un saint Jean. Et tout en faisant notre nourriture habituelle de ces portions de l'Écriture qui nous enseignent les vérités du salut d'une manière plus directe et plus facile à saisir, ne négligeons pourtant aucun des livres inspirés; attachons-nous à *sonder* les Écritures suivant l'exhortation du Sauveur; étudions les prophètes, creusons les types de l'ancienne loi; cherchons, à travers ces enveloppes historiques et cérémonielles, les enseignements spirituels que le Saint-Esprit y a cachés comme pour stimuler notre zèle.

Oui , sainte et précieuse parole de notre Dieu , c'est toi que nous choisissons pour « le rocher de notre cœur , et notre partage à toujours ! » Nous nous réjouissons à l'ombre de tes promesses , comme les enfants d'Israël sous les palmiers du désert ! Nous nous rassasions de tes fruits de vie , nous nous abreuvons à tes sources de grâce , comme les enfants d'Israël aux sources d'Elim ! « Tu es à nos yeux plus désirable que l'or , même que beaucoup d'or fin ; et plus douce que le miel , même que ce qui distille des rayons de miel ! » Tu es « une lampe devant nos pieds , et une lumière sur notre sentier ! » Avec tes déclarations dans nos mains , avec tes promesses dans notre cœur , nous triompherons des épreuves de la vie , nous traverserons sans crainte la sombre vallée de la mort , et nous entrerons enfin dans l'Elim éternel , dans ces campagnes du ciel où le berger divin rassemble ses brebis dispersées , pour les abreuver aux sources vives du paradis ! Amen.

Septembre 1846.